

Le Tremblement

de terre

De Lisbonne,

tragédie en cinq actes:

par **m. André,**

M^e Perruquier.
(par Meysieu & Du Coin.)



Perruquier



à Lisbonne,

De l'Imprimerie du Public.

M.

DCC.

LV.



Épître

à Monsieur l'illustre

et célèbre Poëte

m. de Voltaire.

MONSIEUR & cher Confrere, c'est un Ecolier, novice dans l'art de Poësie, qui s'hazarde à vous dédier son premier Ouvrage ; vous ayant toujours reconnu pour un de nos célèbres, par les pompeux Ouvrages que vous avez mis & que vous mettez journellement au jour. Je me trouverai heureux, si vous voulez bien jeter un clin-d'œil sur ce petit Ouvrage, en me favori-

A ij

fant du moindre de vos souvenirs. Je croirois manquer à mon devoir , si je n'avois que je vous reconnois pour mon Maître. Si de votre support vous daignez me favoriser , je me promets que , franc de toute crainte , je publierai sans cesse vos louanges , & je rendrai témoignage en tous lieux combien je vous suis redevable de l'avoir agréé : Monsieur & cher Confrere , votre très-humble & affectionné serviteur ,

ANDRÉ.



Préface.

LE Public va être surpris, ne me connoissant pas, à l'ouverture de mon Livre, quand il sçaura qui je suis, & qu'un homme de mon talent ait osé entreprendre un ouvrage pareil; mais je le supplie instamment de vouloir m'excuser.

Je suis Perruquier, locataire; j'ai passé mes plus tendres années dans les études, & j'aurois été charmé de les continuer, si quelque revers fâcheux de fortune ne m'en eût empêché: ayant malheureusement été créé sans bien, j'ai été contraint de quitter mes études, & d'embrasser l'état de la Perruque, qui étoit celui, disoit-on, qui me convenoit le mieux: je n'ai pas laissé de regretter depuis ce temps-là; même je regrette encore tous les jours, mes chers Auteurs, comme Cicéron, Ovide, Horace & Virgile: je m'appliquois dans ma jeunesse à faire des petites rimes satyriques & des Chançons qui n'ont pas laissé que de m'attirer quelques bons coups de bâton, ce qui ne m'a pas empêché de continuer toujours à composer quelques petits ouvrages, mais moins satyriques; mais qui n'ont pas paru. Après deux années d'apprentissage, j'ai quitté mon pays pour voyager, & ayant parcouru la terre & un peu la mer, je me suis rendu à Paris, ville célèbre par les beaux Arts & les Sciences. Je serois trop long, & je pourrois peut-être ennuyer le Lecteur, si je lui faisois le récit de toutes les traverses que j'y

A iiij

ai effuyées ; je me contenterai seulement de lui dire qu'après bien des peines, je m'y suis marié : je n'en ai pas été pour cela plus à mon aise ; car n'ayant point de bien, j'ai trouvé mon égale : j'ai travaillé pendant quatre années sans qualité, & j'ai été faisi plusieurs fois ; bref, je suis établi, & malgré que je me donne beaucoup de peines, je ne suis pas pour cela bien à mon aise, étant chargé de famille & de parens. Comme je suis assez pensif de mon naturel, il me venoit souvent des idées qui me faisoient souvent tenir le fer à friser d'une main & la plume de l'autre. M'étant trouvé plusieurs fois à accommoder des personnes de goût & d'esprit, & me voyant penser, ils m'ont si fort questionné, qu'ils m'ont forcé de leur avouer que je pensois toujours à composer quelques vers ; leur ayant fait voir quelques-uns de mes petits Ouvrages, ils m'ont persuadé que j'avois des talens pour le genre Poétique, ce qui m'a déterminé à composer une Tragédie, où le Lecteur y verra, à ce que je crois, que je me suis appliqué aux rimes & à la césure exacte de mes vers ; je compte qu'il ne fera pas fâché d'y voir la description d'un combat d'animaux, de même qu'une déclaration d'amour : j'ai aussi tâché d'y faire voir la sincérité & la fidélité d'un Amant & d'une Amante ; toutes les traverses qu'ils ont eues, le désespoir d'une Maîtresse & le plaisir de revoir son Amant ; enfin le fâcheux accident qui est arrivé dans la Ville de ces Amans où ils ont péti malheureusement.

Je vous prie mon cher Lecteur, en lisant mon Ouvrage, de ménager vos satyres envers

P R É F A C E.

7

moi, & de vous mettre en idée que c'est un Eco-
lier du Parnasse, qui ose hazarder de mettre au
jour son premier Ouvrage.

Je ne comptois pas avoir le plaisir de le finir
si-tôt, ayant été plusieurs jours auxquels mes oc-
cupations m'ont ôté entierement l'avantage d'y
travailler.

Mais ayant été interrompu sur la fin de Sep-
tembre, pendant deux nuits consécutives, par ces
sortes de gens qui, par leurs odeurs, sont capa-
ble d'empestiférer tout le genre humain, j'ai tâ-
ché de dissiper leurs odorats en m'appliquant
d'un grand zèle à ma Tragédie; c'est ce qui m'a
occasionné, mon cher Lecteur, à vous le mettre
plutôt au jour: j'espère qu'au cas qu'il y ait quel-
que chose à redire à ce premier Ouvrage, je
m'appliquerai dans mon second à le rendre plus
exact, & à prouver au Public que je suis entiè-
rement dévoué à pouvoir le satisfaire; c'est la
grace que j'espère que le Public voudra bien
m'accorder.



A Monsieur André,

Auteur de la Tragédie du Tremblement
de Terre de Lisbonne.

MONSIEUR, comme je crains que vous n'entendiez pas l'Anglois, quoique cette Langue soit actuellement fort à la mode, & que tous les Sçavans se fassent une espece de devoir de l'apprendre, je prends le parti de vous envoyer la traduction de ma Lettre : voici ce que j'ai l'honneur de vous marquer.

Lettre.

MONSIEUR,

ON dit que vous avez fait une Tragédie admirable sur le Tremblement de terre de Lisbonne ; je suis très-persuadé qu'elle aura le succès le plus brillant ; on m'en a rapporté quelques traits : vous devez tout esperer de la Scene pathétique du coupleau, & du beau récit du cinquième Acte : un Ou-

vraie de cette nature réussira également chez toutes les Nations : heureux qui aura le premier l'avantage de le procurer aux Etrangers dans leurs propres Langues ; je serai bien flatté si vous voulez me mettre en état de le faire admirer de mes Compatriotes : je vous en demande un Exemplaire si-tôt qu'il paroîtra. Vous ne devez pas douter des efforts que je ferai pour rendre dans ma traduction les beautés de l'original , & pour vous attirer à Londres les mêmes applaudissemens que vous recevez à Paris. Je suis , &c.

Daignez , Monsieur , satisfaire à ma demande : les circonstances m'empêchent de donner mon adresse ; la personne qui vous remettra ma Lettre ira chercher l'Exemplaire le jour que vous lui indiquerez ; je suis sans réserve ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

Ce 4 Novembre 1756.

COTWEIN.

A C T E U R S.

DON RODRIGUES, grand Seigneur
Portugais.

LE COMTE, Fils de Rodrigues, Amant
de Théodora.

M. DU PONT, Confident du Comte.

DON PEDRO, grand Corrégidor Por-
tugais.

THÉODORA, Fille de Don Pedro, &
Amante du Comte.

THÉRESE, sa Confidente.

DON LAVAROS, Neveu de l'Inquist-
teur, & Rival du Comte.

LE MUPHTY.

ROXANE, Fille du Muphty.

WRADINE, sa Suivante.

UN EUNUQUE.

Un Garçon Perruquier.



Le Tremblement

de terre

De Lisbonne ,

tragédie.

acte premier.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, M. DU PONT,

M. DU PONT.

PRIVET, quelle douleur, quel trouble épou-
vantable

Répand sur votre mine un air insupportable ?

Le funeste destin vous a-t-il accablé

De quelqu'événement que vous m'auriez caché ?
 Seroit-ce le chagrin d'un pere trop sévère,
 Qui mettroit dans votre ame une telle colere ?
 Je vois dedans vos yeux couler des pleurs ame-

res,

Et mon cœur généreux, à qui vos jours sont chers,
 Ne scauroit s'empêcher de pousser des sanglots,
 Qui pourront le réduire en peu dans le tombeau.
 Parlez, Comte, parlez, ne dissimulez rien ;
 Croyez qu'à vous servir j'employerai tous mes
 soins.

LE COMTE.

Puisque de mon chagrin tu veux sçavoir la peine,
 Apprends qu'elle vient d'une adorable Climene,
 Dont mon cœur & mes sens se sont tous enchan-

tés,

Et l'on n'a jamais vu une si belle beauté ;
 Car si de sa taille tu voyois la peinture,
 Ma foi, tu la prendrois pour une mignature.
 Enfin, si de sa grâce & son esprit parfait,
 Tu sentois comme moi tous les charmans attraits,
 Je t'assure, du Pont, qu'un œil si languissant,
 Quand je la fixe un peu, tressaillit tous mes sens ;
 Son front & ses cheveux, qui sont si bien plantés,
 Aux yeux des connoisseurs seront toujours vantés ;
 C'est de Théodora l'image naturelle,
 Que mon cœur & ma voix t'annoncent la nou-

velle.

M. DU PONT.

Comte, c'est assez, me voilà très-éclairci
 Des peines & chagrins qui troublent votre esprit ;
 De Monsieur Don Pedro votre maitresse est fille,
 Et pour vous obliger je connois sa famille ;

Je connois, qui plus est, sa belle confidente,
Thérèse, qui pour moi fut toujours obligeante.
Si mon attachement pour vous le plus sincere
M'eût rendu par mes soins capable de vous plaire,
J'aurois pu vous donner de grands soulagemens,
Et vous bien épargner du trouble & du tourment.

LE COMTE.

Cesse, mon cher du Pont, ce reproche sensible,
Et crois que j'ai pour toi un estime terrible;
Je t'aurois confié plutôt ma liaison,
Si je n'avois pas eu moi-même une raison
Qui m'eût fait penser que cet astre glorieux
Ne s'en fût apperçu la première à mes yeux;
Mais comme par malheur je n'ai pas eu l'honneur,
Qu'à son oreille on eût publié mon bonheur,
Il faut attendre ici quelque moment heureux
Pour lui insinuer tout mon zele & mes feux,
Et lui bien exprimer les plus vifs sentimens,
De mon amour fidele qui ronge tous mes sens.

M. DU PONT.

Charmant Comte, il est temps d'apprendre votre
flâme

A cet astre brillant qui captive votre ame.
Thérèse m'a donné un rendez-vous secret,
Qui vous obligera dans tout ce qui vous plaît:
Écrivez une Lettre, & ne me cachez rien,
Et pour vous seconder j'employerai tous mes biens
A lui faire remettre, avec un très-grand soin,
Ce que vous écrivez, & lui remettre en main.

LE COMTE.

Cher du Pont, quel bonheur pour moi, en ce grand
jour,

Vient de combler sur moi mes plus tendres
amours.

Quel autre bienheureux, descendant sur tes yeux,
Ta fait connoître ici mon amour malheureux !
Je vole en ce moment écrire à cette Belle
Un billet contenant mon amour éternelle.

S C E N E I I.

M. DU PONT, *seul.*

QUEL jour très-~~fort~~ heureux se prépare à mes
yeux !

Ho ! quel plaisir charmant qui comble tous mes
vœux !

Puisque je trouve enfin le moment favorable
D'obliger en ce jour un Comte si aimable,
J'emploierai tout mon temps à le fort bien ser-
vir ;

Je n'oublierai rien à Thérèse pour l'instruire :
Car si d'un tel hymen le Comte est couronné,
Le mien pareillement peut se voir terminé.
Je vole en ce moment, transporté de plaisir,
Chercher le cher billet qui fait tout mon desir,
Je vois Théodora & Thérèse qui viennent,
Voyons un petit moment qu'est-ce qui les amène.



SCENE III.

THÉODORA, THÉRESE,
M. DU PONT.

THÉODORA.

JE ne puis plus, Thérèse, en ce tendre moment,
De te cacher la joie & les vifs sentimens
Que j'ai pour un Héros, qui, par sa vive ardeur,
M'a captivée, & est le maître de mon cœur.
Si tu sçavois, hélas ! son impression sur moi ;
Mais n'en va pas parler, je ne le dis qu'à toi :
C'est un jeune amoureux, si beau & si charmant,
Qui a un air si doux & si fort engageant,
Qu'il ne faudroit avoir amour ni sentiment,
Pour n'être pas touché d'un si fidèle amant :
Mais attends, j'apperçois du Pont son confident ;
J'en vais sçavoir de lui la nouvelle à l'instant.

(*A M. du Pont.*)

Bon jour, du Pont ; quel vent t'amene donc ici ?
Comment va la santé de ton Maître aujourd'hui ?

M. DU PONT.

Puisqu'il faut, Mademoiselle, vous donner des
nouvelles

Du Comte, mon Seigneur, pour qui j'ai tant de
zele ;

Je vous dirai par je ne sçais quoi de fâcheux,
Qu'il ne se porte pas absolument des mieux :
Et s'il avoit l'esprit & l'ame plus tranquille,

Je ne le verrois pas si maigre & si débile ;
 Mais je lui crois un peu de passion dans le cœur ;
 Qui trouble son repos & gâte mon bonheur.

THÉODORA.

Ah ! Ciel, qu'ai-je entendu qui trouble mon esprit,

Et pénètre mon cœur de chagrin & d'ennui !
 Je sens une foiblesse au-dedans de mon corps,
 Qui, si tu ne l'empêche, avancera ma mort.

THÉRESE, toute effrayée.

Est-il possible ? Ah ! Dieu ! ma Maitresse se meurt :

Au secours, à mon aide, eh ! vite des odeurs ;
 Mon flacon, où est-il ? Tout est-il donc perdu ?
 Dans un temps si critique, ah ! ah ! je n'en puis plus :

Allons, Monsieur du Pont, tirez votre flacon :
 Vite, j'attends après ; mais dépêchez-vous donc.

M. DU PONT.

Je le cherche, mon cœur, avant de le donner ;
 Mais bon ! je ne l'ai pas ; je cours vous le chercher.



SCENE

SCÈNE IV.

THÉODORA, THÉRESE.

THÉODORA.

QUELLE froide sueur dont je suis accablée !
 Quelle affreuse pâleur dont je me sens remuée !
 Comment Thérèse tu m'abandonne à l'instant,
 Et tu me laisses ici sans nul soulagement :
 Le destin heureux me fait revenir à moi,
 Sans avoir pu trouver aucun secours en toi.

THÉRESE.

Mais si je n'ai pas pu vous porter du secours,
 N'en attribuez point la faute à mon amour.
 J'ai par tous les voisins cherché des odeurs fortes,
 Sans en pouvoir trouver, ce qui me déconforte :
 Chère Théodora, dites, je vous supplie,
 Quel est donc le sujet de votre maladie ?
 Depuis que j'ai l'honneur d'être en votre maison,
 Je ne vous ai point vu une pareille affliction :
 Serait-elle des vapeurs que je ne connois pas,
 Qui ont votre beau corps réduit à un tel cas.

THÉODORA.

Chère Thérèse, hélas ! si c'étoit des vapeurs
 Qui fussent le sujet d'une telle douleur :
 Si ces frivolités mon ame avoient troublée,
 J'en serois sur ma foi bien-tôt débarrassée ;
 Mais, par malheur pour moi, de plus grands em-
 barras

B

Me font appréhender la mort ou le trépas ;
 J'ai une affaire , hélas ! bien plus intéressante ,
 Qui déchire mon cœur , & qui me le tour-
 mente.

Sur un charmant Comte , j'ai jetté mon amour ,
 Et je crains qu'il ne me paie pas de retour ;
 Et comme un tourtereau qui cherche sa compa-
 gne ,

Mon cœur & mon esprit bat par-tout la campa-
 gne ,

Et cherche nuit & jour sans avoir de repos ,
 Celui qui me captive & cause tous mes maux :
 La crainte que j'ai qu'un objet aussi charmant
 Ne me soit ravi , j'en tremble à tous les instans ;
 Le chagrin que je sens d'avoir une rivale ,
 Me cause à chaque instans des fièvres de cheval ;
 Je ne puis cependant l'accuser qu'en tremblant ;
 Car je n'ai point de preuve envers ce cher Amant.

T H É R È S E .

Cessez Théodora la crainte & vos soupirs ,
 Et persuadez-vous bien vos aimables desirs ,
 Expliquez seulement cet important mystere ,
 Et croyez que je suis d'un secret très-sincere :
 Si vous avez sur lui jetté tout votre amour ,
 Ne craignez nullement le défaut de retour :
 Jugez-en par moi , si vous ne me croyez pas ;
 Moi , dis-je , que la nature a créée sans appas ,
 Qui n'ai jamais eu à cent piques près de vous ,
 Votre grâce & vos traits ; cependant malgré tous ,
 Je n'ai jamais trouvé aucuns de mes amours ,
 Qui me fussent payés de nuls ingrats retours ;
 Informez-vous de ma dernière inclination ,
 Et demandez-en compte à mon ami du Pont ;
 Mais dites-moi un peu en quelle occasion

Le Comte a mérité votre heureuse attention :
Où l'avez-vous connu ?

THÉODORA.

Au combat du Taureau.

THÉRESE.

Quel jour y fûtes-vous ?

THÉODORA.

Le Dimanche des Rameaux.

THÉRESE.

Mais comment ce feu a-t-il pris dans votre cœur ?
Sans que j'aie aperçu cette subite ardeur.

THÉODORA.

Chère Thérèse, hélas ! je vais te confier
Une chose qu'à moi j'aurois voulu cacher :
Je t'avouerai qu'étant à ce cruel combat,
Le Comte m'a paru plein d'un brillant éclat ;
Un destin favorable en cet heureux moment,
Ayant placé ma Loge auprès de cet Amant,
Dans l'ardeur du combat ce taureau furieux,
Par la rage animé vint s'offrir à mes yeux,
Après avoir rompu la forte barrière,
S'élança dans ma Loge, & me prit par derrière,
Et j'étois sur le point d'en être écalventrée,
Si d'un tel animal on ne m'eût dépêtrée ;
Mais le Comte à l'instant, hardi comme un Hé-
ros,

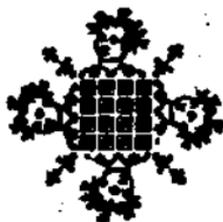
Sauta dedans ma Loge, au travers des barreaux,
Et saisissant ce bœuf avec un grand courage,
Le terrassa, & me délivra de sa rage.
Tu dois t'imaginer qu'une telle frayeur
Me saisit si fort, que j'évanouis sur l'heure.
Pendant que je fus dans l'évanouissement,

B ij

Mon cher pere me fit emporter à l'instant,
 Quand je fus de retour d'une si forte crise,
 Et pensant en moi-même à l'heureuse entreprise
 Que mon Libérateur avoit avec ardeur
 Entrepris & gagné avec un tel honneur,
 Je n'ai pas pu depuis ce fortuné moment,
 Bannir de mon esprit ce héros triomphant,
 Sans avoir tous les jours présent à ma mémoire,
 Ce Prince glorieux qui fait toute ma gloire.

T H É R È S E,

Le récit que voilà de vos cruelles peines,
 A rendu tout mon corps & mon ame à la gêne.
 Si je pouvois vous être utile en vos amours,
 Comptez que vous feriez bien payée de retour :
 Ce Prince qui paroît pour vous si glorieux,
 Passera tout par-tout pour un victorieux ;
 Mais je m'informerai si sa vive tendresse,
 Egalise en tout point celle de ma Maitresse ;
 Je suis avec du Pont, Dieu merci, assez bien,
 Qui par rapport à moi ne me cacheta rien.



S C E N E V.

M. LE COMTE, THÉODORA,
DU PONT, THÉRESE.

LE COMTE.

PERMETTEZ qu'en tremblant j'entre, Made-
moiselle,
Pour m'informer de vous de vos cheres nouvelles,
Je viens d'apprendre par du Pont mon confident,
Que vous veniez de vous trouver mal à l'instant :
J'ai quitté sur le champ mes occupations,
Pour voler en courant dedans votre maison,
Sçavoir par quel malheur, quel accident fâcheux,
Votre cœur & vos sens ont affoibli vos yeux,
Et m'informer si par quelque subtile ardeur,
A votre aimable corps on a rendu vigueur.

THÉODORA.

Quels doux remerciemens vous feçai-je, Mon-
sieur ?
De vous voir accourir avec tant de chaleur,
Je suis je vous assure extrêmement touchée,
D'avoir en ce moment ému votre pitié.

LE COMTE.

Qu'entends-je donc sortir de votre aimable bou-
che ;
Ce sont, Madame, des paroles qui me touchent,
Et qui me font vous dire en cet heureux moment,

B iij

12 *Le Tremblement de Terre*

Que ce n'est pas pour vous qu'est fait ce senti-
ment :

J'ose vous protester, plein d'une vive ardeur,
Que j'ai je ne sçais quoi qui tourmente mon
cœur,

Et m'ôte tous les jours toute tranquillité,
Et forme dans mon cœur plus de cent mille idées,
Qui, je vous le promets, ne m'ont été causées
Que par vous seule, & c'est la pure vérité.

T H É O D O R A.

Vous me parlez ici, Monsieur, assurément,
D'un langage lequel je n'entends nullement :
Expliquez-moi du moins un peu plus clairement
Le sujet qui produit ce mécontentement.

LE C O M T E.

Hélas ! puisqu'il vous faut en ce moment heu-
reux,

Déclarer ici ce qui cause tous mes feux :
Ma Reine, permettez qu'embrassant vos genoux,
Mon cœur & mon esprit disent que c'est pour
vous ;

Que depuis si long-temps je suis si tourmenté
D'un violent amour, & que j'ai tant souhaité,
Le fortuné moment sans pouvoir l'obtenir,
Pour vous développer mon rigoureux martyr ;
Que n'ai-je les talens de ces héros fameux,
Pour vous pouvoir ici déclarer tout comme eux,
Tous les beaux sentimens & la plus vive flâme
Que mon fidele amour cause dedans mon ame,
Sans m'être pu payer jamais d'aucun retour ;
Quoique j'aie employé pour cela plus d'un tour,
Si ce n'est, ma charmante, en ce moment heureux,
Où le Ciel a enfin accompli tous mes vœux ;

Permettez-moi donc , très-adorable beauté ,
 Que je vous réitère avec naïveté ,
 Que vous êtes cet astre & ce flambeau brillant ,
 Qui avez allumé dans mon cœur languissant
 Le feu de la passion du plus brillant amour ,
 Et qui ne s'éteindra qu'à la fin de mes jours.

THÉODORA , à part.

Quoi ! le Comte , sur qui j'avois jetté mes vues ,
 Vient ici aujourd'hui avec un air confus ,
 Me dire que pour moi il ressent nuit & jour
 Un si fort , si constant , si éternel amour ;
 Et moi qui suis pour lui brûlé du même feu ,
 Comment pourrai-je donc lui cacher en ce lieu ?
 Il faut pourtant , malgré moi , que je dissimule ;
 Je le vois qui s'avance , il faut que je recule :
 Voyons , je m'en vais lui parler très-fermement ,
 Et lui cacher , si je peux , tous mes sentimens.

(Au Comte.)

Permettez , Monsieur , qu'en ce moment je vous
 dise ,

Que je mè trouve ici entierement surprise
 De l'amour sincere & la déclaration ,
 Que vous me faites ici de votre affection.

LE COMTE.

Si de mon amitié vous m'allez faire un crime ,
 Je jure que je n'en suis pas seul la victime ;
 Car en vérité ceux qui vous voient , ma foi ,
 Sont pris des mêmes feux également que moi .
 En effet , qui est-ce qui peut vous regarder
 Sans être entierement enclin à vous aimer ?
 Et qui peut être épris d'un objet si charmant ,
 Sans vous le témoigner , & dire sur le champ :

B. iv

Oui , je puis vous jurer depuis le jour heureux
 Que j'ai eu un bonheur aussi avantageux ,
 Que celui de pouvoir sauver votre personne :
 En vérité , je vous jure foi d'honnête-homme ;
 Je n'ai jamais cessé de brûler d'une flâme ,
 D'un amour & d'un feu qui dévore mon ame.
 Ma langue & ma bouche est la cheminée ar-
 dente

Par où s'en va le feu qui toujours me tourmente.
 La nature , en naissant , m'a donné la naissance ,
 Lequel m'a fait présent du don de complai-
 sance :

Tout mon desir & ma plus grande ambition ,
 N'est que de partager avec vous ce bon don.

T H É O D O R A .

Assurément vous me faites beaucoup d'honneur ,
 De me faire , Monsieur , part de votre bonheur ;
 Je n'oublierai jamais ce zele officieux ,
 Que vous m'avez marqué d'un air si courageux ;
 Je souhaiterois fort de vous en témoigner
 Ma satisfaction ; mais je dépends d'un pere.
 Adressez-vous à lui , & si heureusement
 Vous pouvez obtenir de lui consentement ,
 Soyez persuadé , Monsieur , certainement ,
 Que j'obéirai vite à son commandement.

L E C O M T E .

Ah ! Ciel ! qu'ai-je entendu sortir de votre bou-
 che ?

Que fens-je tout à coup qui m'enflâme & me
 touche ?

Quoi ! cet astre brillant , cet objet si charmant ,
 Si favorablement répond à son Amant !
 Souffrez que prosterné , Madame , à vos genoux ,

Je ne vive jamais pour d'autres que pour vous.

THÉODORA.

Monsieur, vous n'ignorez pas que la bienfiance,
Et mon honneur ici me fait toute défense
De prêter mon oreille à tous les complimens
Que vous pourriez me faire en de si doux mo-
mens,

Et que ne pouvant pas demeurer plus long-
temps,

Je vous laisse ici seul, & je pars à l'instant.



SCENE VI.
LE COMTE, DU PONT.
LE COMTE.

AH! du Pont mon ami, quelle allégresse extrême!

Quel plaisir! quel bonheur s'empare de moi-même!

De quel excès de joye & de contentement,
Mon cœur & mon esprit se trouvent-ils contents?
Quoi donc! par mes discours & mes soins engageans,

J'aurois pu obtenir un objet si charmant!
Je vais sans plus tarder mettre tout en usage,
Pour faire consentir son pere au mariage.

Fin du premier Acte.



 acte second.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, M. DU PONT.

LE COMTE.

CHER du Pont, quel destin, en ce jour si heureux,

M'a donc favorisé, & comblé tous mes vœux.
 Je ressens en moi-même une si grande joie,
 Qu'il faut sans la cacher que je te la déploie :
 Je te dirai, mon cher, que, par un grand bonheur,
 Je tiens de Don Pedro la parole d'honneur,
 Touchant mon mariage avec Théodora :
 Il étoit parbleu temps : un peu plus tard, hélas !
 J'étois perdu pour sûr ; car sortant de chez lui,
 J'ai vu Don Lavaros, qui d'un air réjoui
 Montoit son escalier pour avoir l'avantage
 De lui demander ma Maitresse en mariage.

M. DU PONT.

Permettez-moi, Monsieur, que je vous félicite
 Sur le succès heureux de votre réussite ;
 Mais souffrez, s'il vous plaît, qu'en cet heureux
 moment,

Il me vient dans l'esprit certain ressentiment
 Sur la personne que vous avez vu monter,

18 *Le Tremblement de Terre*

Et qui ne laisse pas que de m'inquiéter.
 Quoi ! ne sçavez-vous pas que de l'Inquisiteur,
 Ce Don Lavaros est neveu ; & , par faveur ,
 J'apprehende très-fort , que ce nouveau rival ,
 Par de son oncle le crédit sans égal ,
 Il ne fasse changer la pure volonté
 De Don Pedro , & que votre espoir soit gâté.

LE COMTE.

Que me dis-tu , du Pont , dessus ce Gentilhomme ?
 Je n'apprehende rien de sa noble personne ,
 Don Pedro m'a donné sa parole d'honneur ;
 Bien plus il est rempli de bravoure & de cœur ;
 Certes , s'il s'avisoit du nez d'aller saigner ,
 Je ne tarderois pas à le faire assigner
 Pardevant le juste & terrible Tribunal
 De nos illustres Maréchaux de Portugal ;
 J'ai cependant encore un devoir à remplir ,
 Qui me fera , je pense , aisé à obtenir ;
 C'est une bienfaisance envers Monsieur mon pere ,
 Que j'aime & que j'estime autant que je révere ,
 Je vais avec ardeur le trouver pour cela ;
 Mais , tiens , je crois qu'il vient : oui , c'est lui , le
 voilà.



S C E N É I I.

RODRIGUES, LE COMTE, M. DU
PONT.

RODRIGUES.

JE suis charmé mon fils en ce lieu vous trouver ;
J'ai sorti de chez moi exprès pour vous chercher,
Au sujet d'une affaire assez intéressante,
Honorable de plus, qui pour vous se présente ;
J'ai voulu vous former un établissement,
Dont je vous en répons vous en ferez content :
Assurément, pensez qu'il y a bien du temps
Pour vous la procurer que je vous l'entreprends,
Et je n'ai pas encore voulu vous l'annoncer,
Pour de la surprise le plaisir vous laisser ;
Mais il est en avance si fort assurément,
Qu'on peut conter dessus très-sûr certainement.

LE COMTE.

Quels grands remerciemens n'ai-je pas à vous
faire ?
Par quels si beaux endroits ai-je donc pu vous
plaire,
Monsieur mon très-cher pere, au point d'avoir
voulu
Penser à mon bonheur d'un air si résolu :
Je ferai mes efforts pour me rendre très-digne
De toujours conserver votre faveur insigne ;
Si j'osois cependant vous prier de me dire

A quel nouveau bienfait il vous plaît me produire.

R O D R I G U E S.

J'ai pour vous obtenu, mon fils, un Régiment.

L E C O M T E.

Pas possible, mon pere.

R O D R I G U E S.

Et le gouvernement
De la Ville & de tous les Fauxbourgs de Lisbonne.

L E C O M T E.

Mon cher pere, ah ! mon Dieu ! que tout cela m'étonne !

R O D R I G U E S.

C'est cependant bien vrai.

L E C O M T E.

Et mais, mon très-cher pere,
Par quels remerciemens pourrai-je la sincere
Vous témoigner, & la vive reconnoissance
Que j'ai reçu de vous dès ma plus tendre enfance,
Et je vous le promets plein d'une vive ardeur,
Qu'il sera pour jamais gravé dedans mon cœur.

R O D R I G U E S.

Outre tous ces bienfaits que vous avez reçus,
J'en ai obtenu, mon fils, un autre au-dessus :
De Dona Mendoza c'est le glorieux gage :
Je vous ai obtenu la fille en mariage,
Du grand Cornétable de notre Portugal,
Et le Roi, en faveur de ce nœud sans égal,
M'a accordé pour vous la survivance sûre,
De Monsieur votre très-cher beau-pere futur.

De plus , ce mariage est tout-à-fait conclu ;
 Approuvé par le Roi , bien plus qui l'a voulu ;
 Aussi suis-je venu vite vous annoncer
 D'aller la prétendue à l'instant visiter ,
 Pour de votre bonheur lui faire compliment ,
 Comme à la Cour aussi faire remerciement.

LE COMTE , à part.

Quoi ! mon pere veut me marier ! Quel abus !

R O D R I G U E S .

Dites-moi donc , mon fils , quel trouble si confus ,

S'est si subitement emparé de vos sens ?

Quelle raison vous cause un tel bouleversement ?

L E C O M T E .

Je ne puis , mon cher pere , assez vous témoigner
 Tous les remerciemens que j'ai à vous donner ,
 Touchant les qualités & le glorieux rang
 Qu'il vous a plu pour moi obtenir ; mais je sens
 Qu'au sujet de Dona Mendosa l'alliance ,
 Je n'y ose aspirer , à ce que je me pense ;
 Et si vous m'en donniez votre permission ,
 Je n'accepterois que les deux tiers de vos dons ,
 Qui sont les deux premiers , excepté le dernier.
 Pour sûr je l'avouerais , je n'ose m'y fourrer.

R O D R I G U E S .

Je vous en sçais bon gré , mon fils , en ce moment ,
 De n'oser accepter ce bel engagement.

De votre modestie au fond j'ai de l'estimé ,

Et je vois bien pour sûr que ce n'est pas par fri-
 me ;

Mais je vous dirai que ce n'est qu'en la faveur
 De l'hymen que de ces places j'obtiens l'honneur

LE COMTE.

Mais cet engagement, qui est si sérieux,
M'effraye, & me cause mille chagrins fâcheux.
Je suis aussi charmé de mener quelque temps
La vie de garçon : il n'est rien de si amusant.

RODRIGUES.

Mais dites-moi donc si la vie de garçon
Vaut les belles places & les précieux dons,
Que je vous ai parlé. Sçachez ici de moi,
Qu'il ne s'agit pas si ce n'est pas votre choix ;
Et puisque j'ai donné ma parole d'honneur,
Il vous faut m'obéir tout-à-l'heure, Monsieur.

LE COMTE, *tout troublé.*

Mon pere, permettez, pour un besoin pressant,
Que je m'écarte un peu pour un petit moment.

SCENE III.

RODRIGUES, M. DU PONT.

RODRIGUES, *à part.*

L'EMBARRAS de mon fils n'est pas si naturelle,
Qu'il me le veut marquer par son si ardent zèle ;
Un départ si prompt cache anguille sous roche,
Qu'il faut que malgré lui je découvre & j'accro-
che :

Par du Pont cet intrigue est sûrement menée,
Je vais finement lui tirer les vers du nez.

(A M. du Pont.)

Parle-moi donc, du Pont, sçauois-tu la raison,
D'ou

Tout vient avec tant de précipitation :
 Mon fils s'est retiré ; j'ai même remarqué
 Qu'au mor de mariage il s'étoit fort troublé :
 Auroit-il des raisons qui peuvent l'engager ,
 Même l'empêcher de ne se pas marier ?

M. DU PONT.

Je ne crois nullement qu'un garçon de son âge
 Puisse avoir quelque peur touchant le mariage ;
 Je le crois , au contraire , en état , sûrement ,
 De s'en bien acquitter sans mécontentement.
 Sans doute , vous sçavez qu'on peut ne pas aimer
 L'hymen en général , mais en particulier.

RODRIGUES.

Expliquez-moi , du Pont , bien vite ce mystère.
 Quelque inclination sourde- & particuliere
 Auroit-elle à mon fils causé un tel chagrin ?
 Je l'aime trop , & ne suis point assez malin ,
 Pour vouloir à présent lui gêner son penchant.
 Si vraiment cela est , dis-le moi franchement ,
 Je n'en sçais à mon fils , certes , nul mauvais gré ,
 Si ce n'est pourtant que de me l'avoit caché.

M. DU PONT.

Puisque si franchement votre fils vous aimez ,
 Et que pour l'obliger vous êtes si porté ,
 Mon Maître est amoureux ailleurs réellement ,
 Et Dona Maandosa n'est point du tout son plan.

RODRIGUES.

Certes , j'apprends avec une joie éternelle ,
 Cette si charmante & curieuse nouvelle :
 Dis-moi vite , du Pont , quelle est la Dulcinée
 Qui de mon cher fils a le cœur égratigné.

C

M. DUPONT.

Théodora, Monsieur, la fille à Don Pedro
Le grand Corréidor, est cet astre nouveau.

RODRIGUES.

Votre aveu me fait un plaisir très-singulier,
Je ne puis assez trop vous en remercier;
Comme je vous connois aussi fort attaché,
Pour tous les intérêts de mon fils, j'ai tâché
De me persuader que, par vos bons offices,
Vous avez employé toutes vos artifices,
Afin qu'un mariage aussi avantageux,
Puisse lui réussir; & cela est au mieux.

M. DUPONT.

Monsieur, je vous avoue, & certes sur ma foi,
J'ai fait sur cela tout ce qui dépend de moi;
Par la grace de Dieu, & celle de Thérèse,
Ce beau mariage finira avec aise.

RODRIGUES.

Ha! ha! mon beau Monsieur, voilà précisément
Tout ce que je voulois sçavoir, j'en suis content;
Et Monsieur, dès que vous êtes l'entremetteur
D'une si belle affaire & si digne d'honneur,
Sçachez ici de moi, qu'une telle alliance
Est indigne du Comte, & tout-à-fait m'offense;
Et de vous en mêler encor je vous défends,
Si vous vous en mêlez davantage j'apprends,
Vous pouvez compter sur ma parole d'honneur,
Je vous ferai mener à Bicastre.

M. DUPONT.

Monsieur;
Et mais, permettez-moi que je

RODRIGUES.

Paix, taisez-vous,

Et de ce que je vous dis ressouvenez-vous.

SCÈNE IV.

M. DU PONT, *seul.*

PARBLEU, que je suis un homme bien malheureux !

Je suis d'être venu un grand sot en ces lieux.

Ah ! que je suis bien sot, d'avoir si-tôt parlé,

Et du Comte d'avoir le secret révélé

A ce vieux Rodrigues, viellard insupportable,

Et même, à ce qui me paroît, intolérable.

Mais voyons donc un peu comment pourrai-je faire ?

J'aime le Comte, & je voudrois pourtant lui plaire :

Si son pere cruel va me faire enfermer

Au Galbanon, comment pouvoit m'accoutumer ;

Si cependant le Comte accomplissoit ses vœux,

J'obtiendrois de lui des avantages heureux.



S C E N E V.

LE COMTE, M. DU PONT.

LE COMTE.

EH bien ! mon cher du Pont, me voilà , dis-moi donc :

Comment s'est décidé ta conversation,
Avec Don Rodrigues : j'ai chez Théodora
Couru pour l'avertir de ce nouveau tracas,
Et je l'ai amenée avec moi à grands pas,
Pour afin d'en sçavoir de toi le résultat.

M. DU PONT.

J'ai déjà vu beaucoup de conversations,
Je n'ai jamais trouvé pareilles situations.
Il a commencé par me beaucoup attirer,
En me feignant toujours de vous tout accorder,
Et de ne vouloir pas nullement vous déplaire :
Moi , dans cet embarras , ne sçachant comment
faire ,

Je lui ai avoué avec naïveté ,
Qu'avec Théodora vous aviez contracté.

LE COMTE, *en colere.*

Ah ! traître ! ô scélérat , dans quel affreux cha-
grin ,

Ton indiscretion , & ton peu de soin , faquin
Me mer ! faut-il hélas ! que ta simplicité
Soit la cause aujourd'hui de ma perte jurée ?
Malheureux que tu es , il faut que tu périsses ,

Et que par mon épée ici ton sort finisse.

THÉODORA, THÉRESE, *entrant toutes deux ensemble.*

Ah ! de grâce , arrêtez , Monsieur , votre fureur ,
Soyez persuadé que c'est par un malheur ,
Et par un zèle pur pour nous tous obliger ,
Qu'en nous perdant , du Pont s'est laissé attraper ,
Il ne s'agit plus , pour réparer ce malheur ,
De chercher les moyens d'en éviter l'horreur .

LE COMTE.

Ma Reine , je ne puis en rien vous refuser ,
Et je ne sçaurois trop en moi-même approuver
L'heureux expédient que vous me suscitez ;
Pour y contribuer je vais de mon côté ,
Aux pieds de Don Rodrigues , à l'instant me jet-
ter.

Mais je le vois , daignez un peu vous écarter.

SCENE VI.

RODRIGUES, LE COMTE.

RODRIGUES.

MAINTENANT je ne suis plus, mon fils, étonné,
De la répugnance que vous m'avez donné
Touchant le mariage : on dit que c'est l'amour
D'une fille qui vous a causé ce détour ,
Et vous donne sujet pour demeurer garçon ;
Je vous trouve plaisant en cette occasion ,
D'avoir pris , Monsieur , un si bel engagement ,
Sans m'en donner avis & mon consentement !

C. iij

LE COMTE.

Puisqu'à présent, Monsieur, vous sçavez tout si bien,

Je peux vous l'avouer, & ne vous cacher rien ;
Mais si vous connoissiez, comme moi, la per-
sonne,

Vous auriez fait de même, & l'auriez trouvé
bonne.

RODRIGUES.

Je ne la connois que trop pour mon grand mal-
heur ;

Car l'on m'a éclairci, à votre déshonneur,
Que c'est une grisette, & qu'elle n'est pas née
Pour dedans ma famille entrer par l'hyménée :
J'ai eu tout comme vous des inclinations ;
Mais je n'ai jamais eu pareilles passions,
Pour m'oublier au point de faire une alliance,
Indigne de votre rang, comme de ma naissance,
Ignorez-vous que Don Pedro, de pere en fils ;
Fut toujours roturier ; de-là vient mon mépris ;
Ce n'est pas pour son nez, par la même raison,
Que le four aujourd'hui chauffe dans ma mai-
son.

LE COMTE.

Mon pere, ignorez-vous que ce sont les vertus
Qui font la Noblesse surpasser au-dessus,
Et que de Don Pedro la célèbre famille
En est farcie, & même on dit qu'elle en four-
mille :

De plus, que les femmes n'ont point été créées,
Pour donner la noblesse à la postérité.

Vous sçavez le proverbe assurément, que la truie
N'a jamais ennobli le cochon de sa vie ;

Et cette famille n'est pas si roturiere,
 Qu'on a voulu vous le persuader, mon pere;
 Car Don Pedro du grand Collège, sur ma foi,
 Est depuis quelque temps Secrétaire du Roi.

R O D I G U E S.

Il n'est farcé, cochon, ni Collège qui tienne,
 Votre inclination, n'est point du tout la mienne;
 En un mot, comme en cent, il vous faut épou-
 ser

Dona Mendosa, ou partir pour voyager.

L E C O M T E.

Tout mon plus grand chagrin, c'est que dans
 cette affaire,

Je ne scaurois penser, comme vous, mon cher pere;
 Et pour Théodora tant d'amour je ressens,
 Elle a tant enchanté mon cœur & tous mes sens,
 Que l'on m'arracheroit plutôt cent fois la vie,
 Que d'ôter de mon cœur cette fille chérie.

R O D R I G U E S.

Puisque vous paroissez si résolu, mon fils,
 Vous n'avez qu'à partir, c'est moi qui vous le
 dis,

Pour Constantinople, & je vous donne un quart-
 d'heure

Pour faire vos paquets & changer de demeure,
 Et de moi n'approchez que de loin seulement,
 Si vous n'obéissez à mon commandement.



SCENE VII.

LE COMTE, *seul.*

O JOUR si malheureux ! ô triste destinée !
 Ô ! dans quel désespoir m'as-tu donc condamnée !

Viens , Parque très-cruelle , accours à mon secours ,

Pour me trancher ici le filet de mes jours :
 Seigneur , Dieu tout-puissant , ai-je été enfanté ,
 Pour , au beau de mes jours , être ainsi tourmenté ,

SCENE VIII.

THÉODORA , THÉRESE ,
DU PONT , LE COMTE.

THÉODORA.

JE viens , mon cher Comte , pénétrée de douleurs ,

Vous dire que j'étois , les yeux baignés de pleurs ,
 Derrière , à écouter la conversation

Du Sieur Rodrigues , & j'ai toutes les raisons ,

De part & d'autre , oui ; & je crois sûrement

Qu'un sort très-malheureux me traverse à présent ,

LE COMTE.

Chere Reine, je vous demande bien pardon
Des sottises, du tort, & aussi de l'affront
Que mon pere cruel a prétendu vous faire;
J'ose, belle Beauté, jurer que, pour vous plaire,
Je me ferois plutôt mille fois étrangler,
Que de vous posséder au bonheur renoncer;
Mais la nécessité où je suis de partir,
Arrache de mon cœur quantité de desirs;
Et si par un de vos plus sinceres aveux,
Vous vouliez bien en moi éteindre un peu les feux,
Je ne ferois pas seul ce voyage ennuyeux,
Je vous enleverois pour le faire nous deux.

THÉODORA.

Comte, je m'apperçois, le chagrin & l'amour,
Vous ont donc retourné la tête dans ce jour;
Quoique mon pere soit, dit-on, tout roturier,
Je ne me laisse pas, je vous jure, enlever
Par un Gentilhomme: quoique je sente en moi
Que je ne pourrai point vivre sans votre loi;
Mais j'aime beaucoup mieux mourir sans dés-
honneur,
Que de faire faire un faux pas à mon honneur.

LE COMTE.

Ma proposition, je le vois, vous excède;
Mais pour tous les grands maux, il faut de grands
remedes;
Si ça ne vous plaît pas, chere Théodora,
Prenez que je n'ai pas parlé de tout cela.
Puisque, ma Reine, il faut malgré moi vous quitter;
Je vous prie au moins de ne me pas oublier,
Et pour me témoigner qu'à moi vous penserez,

42 *Le Tremblement de Terre*

J'attends l'heureux bonheur que vous me récrirez.

THÉODORA.

Je consens, mon cher Comte, à toutes vos raisons,

Je vous en donnerai les satisfactions:

LE COMTE.

Adieu donc, belle Beauté, adieu donc; triste adieu,

Chère Théodora, l'objet de tout mon feu!

Il faut donc vous quitter, bel astre reluisant,

Qui m'avez enflammé par votre air séduisant.

THÉODORA.

Mon cher ami, hélas! mes yeux, tout pleins de pleurs,

Vous dénotent assez, par leurs vives douleurs,

Tout le regret cuisant que j'ai de vous quitter:

Adieu, cher Comte, adieu; je ne puis plus parler.

Fin du second Acte.



acte troisieme.

La Scene est à Constantinople.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, M. DU PONT, *tout mouillé.*

LE COMTE.

QUEL fort si malheureux m'a donc jetté ici ?
Dans quel triste équipage es-tu, Comte, aujourd'hui !

Quel naufrage fâcheux que je viens d'essuyer !
Quelle affreuse tempête a pensé me noyer !
Que je suis malheureux d'être dans un pays,
Dépouillé de tout bien ! Ha ! pour moi quel souci !
Eh bien, dis-moi, du Pont, as-tu du moins eu
soin,

Dedans notre malheur & mon besoin pressant,
De sauver mon argent & nos Lettres de Change ?
J'ai besoin d'un habit ; car je suis plein de fange.

M. DU PONT.

Ah ! parsanbleu, Monsieur, je n'ai pas eu le
temps
De penser seulement à vous, ni à l'argent ;

44 *Le Tremblement de Terre*

Car depuis le moment affreux que la tempête
 A sur vous éclaté, m'a fait tourner la tête;
 A l'instant que j'ai vu Neptune sur les eaux,
 Et son Trident, monté dessus ses grands che-
 vaux :

En effet, sur le champ tous les noirs aquilons
 Ont agité les flots pour nous couler à fonds.
 Dans ce fâcheux moment, je me suis décidé
 A ne sauver que moi, ça été mon idée :
 L'humide de la mer m'a transi en nageant ;
 Ainsi j'ai laissez-là les Lettres & l'argent,
 Je n'ai rien sauvé du tout ; mais en récompense
 Je suis trempé jusqu'aux os, & même je pense
 Que je serai heureux, si de cette infortune,
 J'en suis quitte aujourd'hui pour quelque bon
 gros rhume :

La tempête m'a si tellement bouleversé,
 Que je ne sçais plus où la mer nous a poussés.

LE COMTE,

C'est dans Constantinople où nous sommes jettés
 Sans secours, & réduits à la mendicité
 N'y étant point venu, je ne reconnois pas
 Cette maison où nous avons porté nos pas :
 Je n'ai l'esprit frappé que de mon grand malheur,
 D'être dans la Turquie accablé de douleur,
 Et du moindre Bacha sans avoir connoissance.
 Mais, paix, j'entends quelqu'un, à ce que je me
 pense.



SCENE I I.

LE COMTE , M. DU PONT ,
UN EUNUQUE.

L'EUNUQUE.

JE suis chargé , Monsieur , d'un gros sac de
Louis
Qu'on m'a donné pour vous.

M. DU PONT.

J'en suis fort réjoui.

LE COMTE.

Jé vous suis obligé , Monsieur , infiniment ;
Mais je ne prendrai point du tout votre présent ,
Que vous ne me disiez qui est-ce auparavant ,
Ne me connoissant pas , m'avance de l'argent.

L'EUNUQUE.

Je ne puis pas , Monsieur , même vous révéler
Ce secret ; car on m'a défendu d'en parler ;
Les intentions de celle qui vous l'envoie ;
Est de vous procurer d'autres sujets de joie ;
Sçachant que vous avez besoin très-promprement
De secours , je suis venu , & très-vitement ,
Ici proche , au Grand Cerf , préparer un repas ;
C'est l'Auberge à main gauche , allez-y de ce pas ,
Vous y trouverez ce qui vous est nécessaire ,
Pour après de tels maux tâcher de vous refaire.

LE COMTE.

Dans le moment présent j'accepte avec plaisir ;
 Le sac & le repòs, est mon plus grand desir,
 Et, si-tôt mon dîner, vîte je reviendrai,
 Pour l'obligation sçavoir à qui j'aurai.

SCENE III.

L'EUNUQUE, *seul.*

JE vais très-prompement courir en diligence,
 Instruire Roxane de cette vigilance
 Avec laquelle j'ai son ordre exécuté.
 Je la vois venir; la voilà toute à portée.

SCENE IV.

ROXANE, NADINE, L'EUNUQUE.

ROXANE.

VITE, répondez-moi; avez-vous promptement
 Exécuté mon ordre & mon commandement?

L'EUNUQUE.

Madame: oui, l'Étranger a le sac accepté,
 Et aussi le dîner: il est ci à côté,
 A l'Hôtel du Grand Cerf, à table je le crois;
 De plus, il m'a dit qu'il viendrait en cet endroit.

ROXANE,

Cela suffit : allez vite vous informer ,
 Et très-subtilement quel est cet Étranger ;
 Et rendez-en-moi compte , & cela promptement ,
 Dedans mon cabinet , & très-exactement.

SCENE V.

ROXANE , NADINE.

ROXANE.

CHERB Nadine , il faut prendre tous les de-
 vants ,
 Pour sçavoir qui sont ces Étrangets arrivants :
 La physionomie assurément du blond
 M'intéresse très-fort ! Ah ! le joli garçon !
 J'ai vu sur mon balcon leur vaisseau s'accrocher ;
 Malgré moi , sur le champ , je n'ai pu m'empê-
 cher
 De faire des vœux pour sa conservation ,
 Pour avoir le plaisir qu'il vînt dans ma maison.

NADINE.

Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter ,
 Madame , aucunement , ni de vous tourmenter ;
 Car en très-bonne main sont tous vos intérêts ;
 L'Eunuque , qui en est chargé , je gagerois
 Qu'il est actuellement tout-à-fait éclairci ,
 Pourquoi ces deux Messieurs sont dans ce pays-

ROXANE.

Il me survient encore un sujet d'embaras ;
 C'est que cet Étranger , sûrement , Turc n'est pas ;
 Et j'apprehende fort que le Muphty mon pere
 Ne veuille consentir , car il est très-sévere ,
 A notre mariage ; & pour moi , franchement ,
 Ce Monsieur-là me plaît très-fort certainement.

NADINE.

Sur ces articles-là reposez-vous sur moi :
 D'un homme il est aisé d'en faire un Turc , ma foi ;
 Je ne doute pas que vos charmes à l'instant
 Fassent à l'Étranger désirer le Turban.
 Il n'y aura plus par-là de difficultés
 Du côté du Muphty touchant vos volontés ;
 Et si votre beau Blond en longueur nous tiroit ,
 Je sçais bien le moyen qu'il y consentiroit.

SCENE VI.

LE COMTE , M. DU PONT ,
 ROXANE , NADINE.

LE COMTE.

ALLONS vite , du Pont , & marchons à grands
 pas
 Pour chercher ce Monsieur ; mais je ne le vois
 pas.

Mesdames , par hazard , n'auriez-vous pas vu
 Un Monsieur en ce lieu , qui ne m'est pas connu ;
 Mais qui m'a fait présent d'un gros sac de louis ,
 Et

Et je viens tout exprès pour m'informer de lui,
Qui un si beau bienfait a bien voulu me faire;
Car le remercier est mon plus grand affaire.

R O X A N E.

Aucuns remerciemens à faire vous n'avez;
De ce sac de louis disposer vous pouvez,
Monsieur; & quand l'argent fera tout dépensé,
Vous n'en manquerez pas sans être embarrassé.

L E C O M T E.

Je vois parfaitement, dans cette occasion,
Que c'est à vous à qui j'ai l'obligation;
Certes, je vous promets, je ne sçais pas comment
J'ai mérité de vous ce présent si charmant;
Mais, Madame, daignez un peu me mettre à
même
De vous témoigner ma reconnoissance extrême.

R O X A N E.

Vous me faites, Monsieur, certes beaucoup d'hon-
neur,
De me vouloir ici procurer ce bonheur:
Mais avant que de mettre un quelqu'un dans le
cas,
Faut sçavoir ce qu'il est, ou bien ce qu'il n'est
pas.

L E C O M T E.

Je suis Portugais, & par honneur Gentilhomme,
Sur un Vaisseau exprès j'ai sorti de Lisbonne,
Afin de voyager; mais par un fâcheux sort
Notre Vaisseau n'a pu nous conduire au port,
Il nous a plantés là au milieu des chemins,
Et nous avons fini le reste avec nos mains;
Tout mon regret dedans ma tempête navale,

D

30 *Le Tremblement de Terre*

C'est que j'ai tout perdu, mes effets & ma malle,
Et sans le bon secours que vous m'avez donné,
Madame, en arrivant, j'avois un pied de nez.

R O X A N E.

J'ai vu de mes deux yeux ce subite malheur,
Et j'en ai sur le champ pris beaucoup part, Mon-
sieur;

Et puisque vous sortez d'une illustre naissance,
Vous pourrez aisément, restant ici, je pense,
Retrouver beaucoup plus, même bien au-delà
Du bien que vous avez perdu par ce fort-là.

L E C O M T E.

Je ne puis rien, Madame, espérer au-dessus
De vos bontés pour moi-même, j'en suis confus:
Lorsque dans Lisbonne je serai retourné,
Envers vous m'acquitter sera ma seule idée.

R O X A N E.

Vous n'avez pas besoin pour cela de Lisbonne,
Et vous pouvez payer de votre propre personne.

L E C O M T E.

Madame, expliquez-vous un peu plus claire-
ment;

Car pour moi ce discours je n'entends nullement.

R O X A N E.

La première vertu parmi les Ottomans,
C'est, Monsieur; la franchise; & jamais on n'y
ment;

Je suis vertueuse, & j'ose vous affirmer
Que majeure je suis, zélée à vous aimer;
Et que par conséquent, Maitresse de mon choix,
Il ne tiendra qu'à vous de posséder ma foi.

LE COMTE.

Je ne sçaurois, Madame, en de si beaux moments,

Assez vous témoigner tous les remerciemens
 Que mérite une Dame digne de votre rang ;
 Mais je ne me sens pas digne d'un si beau sang,
 Et il se passe en moi un combat qui me dit :
 Cherchez galant ailleurs, j'en suis tout interdit.

ROXANE.

Je sens parfaitement vos belles politesses,
 Qu'elles ne sont, Monsieur, que des traits de
 finesses,

Et vous n'avez pour moi, certes, nulle amitié :
 Parlez sincèrement ; mais moi, j'ai la pitié
 De vous recommander le secret important,
 Que je viens, malgré moi, de vous faire à l'inf-
 tant.

Si vous en abusez, vous pourriez, je vous jure,
 Vous en bien repentir, c'est moi qui vous l'af-
 fure.

Je donne un bon quart-d'heure à vos réflexions,
 Pour de vous en sçavoir les dernières raisons.



S C E N E V I I.

LE COMTE, M. DU PONT.

LE COMTE.

AH ! parbleu, pour le coup je suis au désespoir ;

Je crois qu'un Diable lit dedans tout son Grimoire,

Pour me désespérer. Depuis que j'ai quitté
Mon pere, ma Maitresse, & ma belle Cité,
Et ma patrie, hélas ! j'ai, du Pont, éprouvé
Tous les plus grands malheurs qui me sont arrivés ;

Mais dûs-je en essayer quantité de plus grands,
Chere Théodora, dans tous ces contre-temps,
Je ne puis me résoudre à vous abandonner,
Et je vous aime trop pour une autre épouser,
Je me trouve pourtant dans une circonstance
Où jamais de ma vie on n'a été, je pense ;
Il me prend un dessein, de me précipiter
La tête devant, dans la mer, sans hésiter.

M. DU PONT.

De grace, mon cher Comte, hélas ! rassurez-vous :

Croyez-vous que le Ciel veut donc nous perdre tous ?

Sa colere sur nous s'est assez témoignée ;

Mais ne jettons pas le manche après la coignée :

Il n'est donc question qu'à trouver le moyen
De nous tirer du pied ces épines.

LE COMTE.

Eh bien !

Cherche-les si tu peux , je te donne ce soin ;
Pour moi certainement j'y perds tout mon latin.

M. DU PONT.

Mademoiselle Muphy de vous est amoureuse ,
Et veut vous épouser en fille vertueuse.
Si vous lui disiez que vous êtes marié...

LE COMTE.

Fi donc ; de la tromper , j'en serois mortifié.

M. DU PONT.

Eh bien ! faites semblant , Monsieur , de l'épouser.

LE COMTE.

A quoi penses-tu ? je ne veux pas l'abuser.

M. DU PONT.

Je ne sçais plus , Monsieur , quoi vous imagi-
ner.

LE COMTE.

Paix : je l'entends venir ; c'est pour me chagri-
ner.



SCENE VIII.

ROXANE, NADINE, LE COMTE,
M. DU PONT.

ROXANE.

EH bien ! Monsieur, avez-vous fait réflexion,
Et pris un parti sur ma déclaration ?

LE COMTE.

Avant de vous quitter, je vous réponds, Madame,

J'avois pris mon parti au-dedans de mon ame. A
Je suis, & vous promets, encore effarouché
De toutes les bontés dont vous m'avez touché ;
Je fais au désespoir, en de si beaux momens,
De ne pas vous prouver par de vifs sentimens,
Et par des marques de pure reconnoissance,
Ce qu'exigent de moi pareilles complaisances.

ROXANE.

Je serois bien charmé, Monsieur, de vous parler,
Si vous le voulez bien, dans le particulier.

LE COMTE.

Obéissez, Nadine, à ce commandement,
Et vous, mon cher du Pont, quittez-moi un moment.

NADINE, *en s'en allant.*

Ce Monsieur me paroît faire bien des raisons ;
Je m'en vais lui servir un plat de ma façon.

S C E N E I X.

ROXANE, LE COMTE.

ROXANE.

J'É ne suis nullement à présent étonnée,
De la résistance que vous m'avez donnée :
On vient de m'avertir qu'à une autre qu'à moi
Vous aviez à Lisbonne accordé votre foi.

LE COMTE.

Madame, il est bien vrai, pour une autre Beauté
Mon cœur & tous mes sens n'ont jamais résisté ;
Je vous crois sûrement assez de sentiment,
Pour vouloir mépriser un amour si constant :
Si mon heureux destin m'avoit favorisé,
Que vous fussiez avant celle qui m'a blessé,
Je puis vous assurer, & vous le protester,
D'une autre jamais on ne m'auroit vu tater.
Malheureusement pour moi, vous ne l'êtes pas ;
Voilà ce qui me fait ce sujet d'embarras.

ROXANE.

Scâchez, si je vous ai prodigué mes faveurs,
Ce n'est pas qu'il me manque assez d'adorateurs :
Puisque je les avois pour vous sacrifiés,
Vous ne m'auriez jamais, Monsieur, mortifiée
En me sacrifiant aussi votre Maitresse.

D iv

Pour vous , dites-vous , seule , un objet de tendresse.

Je sens parfaitement , que malheureusement
 J'obligeois un ingrat ; mais je crois sûrement
 Qu'un si atroce affront me sera bien vengé
 Par notre grand Prophete. Ah ! j'en suis entragée.

S C E N E X.

ROXANE , LE COMTE ,
 LE MUPHTY.

LE MUPHTY , *en colere.*

QUEL est l'audacieux , qui est assez hardi
 Pour impertinemment se présenter ici ?
 Quel est le scélérat , qui d'un air effronté ,
 Dans le Palais de ma fille unique a tenté
 D'entrer , & avec elle ose seul se trouver ?
 Malheureux que tu es ! tu vas me le payer !

LE COMTE.

Si c'est là un sujet pour vous désespérer ,
 Permettez-moi , Monsieur , ici vous déclarer ,
 Qu'ayant été conduit par le plus grand hazard ,
 J'ai entré dans ce lieu pour me mettre à l'écart ,
 Et je ne croyois point du tout avoir commis
 Un si grand crime , & j'ai cru que c'étoit permis ;
 Mais puisqu'il me paroît que cela vous déplaît ,
 Je vais me retirer sur le champ tout-à-fait.

LE MUPHTY.

Crois-tu , impertinent , que tes belles raisons

Te pourront pour cela , ôter de mes mains ? non.
 Ignores-tu les loix , qui n'ont jamais permis
 À tout mortel humain , pas même à un ami ,
 De quelque qualité & condition qu'il soit ,
 De ne mettre le pied , même le bout du doigt ,
 Dans les appartemens d'une fille ; autrement
 Il faut qu'il l'épouse , ou bien qu'il meure à l'inf-
 tant.

R O X A N E.

Sur ces loix j'instruisois , mon pere , l'Étranger ;
 Dans le même moment , je vous ai vu entrer.

L E C O M T E.

Où , Monsieur , & j'ai fait part à Mademoiselle ,
 Quel étoit mon dessein , & mon parti pour elle.

L E M U P H T Y.

Eh bien ! réponds , quelle est ta résolution ?
 Épouses-tu ? meurs-tu ? dis ta conclusion.

L E C O M T E.

Ni l'un , ni l'autre , je ne consentirai pas ,
 Et de pareils propos , Monsieur , ne tenez pas :
 A Madame un motif m'empêche de m'unir ,
 Et j'aime trop à vivre aussi , pour en mourir.

L E M U P H T Y , *en fureur.*

Scélérat que tu es ! que m'as-tu répondu ?
 Dieu des Mahométans ! qu'ai-je donc entendu ?
 Infâme Portugais , si tu tarde un instant ,
 De ma fille épouser , & prendre le turban ,
 C'en est fait de tes jours ; & dedans ma fureur ,
 De mon poignard je m'en vais te percer le cœur.

L E C O M T E , *l'épée à la main.*

Prenez bien garde de mettre la main sur moi ;
 Car de mon fer , pour sûr , je vous perce , ma foi.

S C E N E X I.

Les Acteurs précédens , & Monsieur
DU PONT.

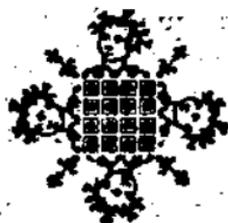
M. DU PONT, *l'épée à la main.*

QU'ENTENDS-JE ? Ah ! Ciel ! on veut assassiner
mon Maître !

A la Garde ! z'au Guet ! ah ! scélérat ! ah ! traître !
Si tu ne te hâtes vite de décamper ,
Sur le champ , pour le sûr , je vais t'assassiner.

LE MUPHTY.

Puisque vous vous mettez donc deux pour m'in-
sultes ,
Je vais , mes beaux Messieurs , dans l'instant vous
montrer
De quel bois je me chauffe ; & vous , suivez mes
pas ,
Roxane ; entendez-vous ? quittez ces scélérats.



S C E N E X I I.

LE COMTE, M. DU PONT.

M. DU PONT.

DÉTESTABLE pays où nous sommes réduits !
 Qu'un Diable t'abime, Roxane, & ton Muphty.
 Oh les méchantes gens, que ceux de la Turquie !
 Ils sont encore pis que ceux de Barbarie.
 Ma chere Thérèse, si vous sçaviez hélas !
 Notre chagrin cuisant, & tous nos embarras ;
 Mais tenez, croyez-moi, profitons de l'argent
 Qui nous reste, & partons sans dire adieu aux
 gens :

Pour nous en retourner, chez nous tout justement,
 J'ai trouvé un Vaisseau il n'y a qu'un instant,
 Qui à la voile alloit mettre certainement,
 Je vous conseille fort, Comte, profitons-en.

LE COMTE.

Je trouve ton conseil, qui me paroît très-bon,
 Je le suivrai avec d'autant plus de raison,
 Que très-fort je m'ennuie après Théodora :
 Parbleu ! mon cher pere dira ce qu'il voudra :
 Je ne crois pourtant pas qu'il se fâche du tout
 De notre prompt retour, quand il sçaura sur-tout
 Que, si j'avois resté en ce lieu plus long-temps,
 On m'auroit empalé bien sûr certainement.

Fin du troisième Acte.

acte quatrième.

à Lisbonne.

SCENE PREMIERE.

THÉODORA, THÉRESE.

THÉODORA.

QUEL trouble ! quel chagrin vient donc m'absourdir !

Quelles frayeurs viennent tout-à-coup me faire !

Thérèse, tu sçauras que je suis très-inquiète,
 Au sujet du Comte, que toujours je regrette ;
 Et j'ai dedans l'esprit plus de deux mille idées
 Qui m'annoncent pour lui de tristes destinées.
 De plus, comme tu sçais, il ne m'a pas écrit,
 C'est en parti ce qui me tourmente l'esprit.

THÉRESE.

Il ne faut pas, Madame, ainsi vous affliger,
 En pensant sur le Comte, & vous en désoler :
 Croyez que sûrement l'heureuse destinée
 L'aura favorisé d'une heureuse arrivée.
 J'ose vous assurer, avec l'aide de Dieu,
 Vous en aurez nouvelle assurément dans peu.

T H É O D O R A.

J'ai par surcroît de peine un pere insupportable :
Je l'assure pour sûr , je crois que c'est un Diable ,
Pour vouloir m'obliger & me violenter ,
Malgré mes volontés , à me faire épouser
Monsieur Don Lavaros ; mais malgré tout cela ,
Ma chere , je jure , il ne m'aura certes pas ;
Je souffrirois plutôt mille fois le trépas ,
Qu'avec un tel objet m'unir. Quel embarras !

T H É R E S E.

Chere Théodora , de grace calmez-vous :
Après bien du chagrin , dites-moi , après tout ,
Reverrez-vous plutôt celui que vous aimez ?
Tenez , en moi-même , je lis votre pensée ;
Il faut faire semblant , en prolongeant le temps ,
De vouloir l'épouser ; & , dans ce contre-temps ,
Si votre Bien-aimé , lui que vous souhaitez ,
Arrivoit , dites-moi , quelle félicité !
Et si au contraire vous vous délamentez ,
Par des chagrins cuisans vous serez tourmentée.

T H É O D O R A.

Cela t'est bien aisé , Thérèse , assurément ,
De me consoler par un pareil compliment !
Si tu sentoies comme moi.... Un petit moment ;
Voilà Don Lavaros , autre objet de tourment.



SCENE II.

DON LAVAROS , THÉODORA ,
THÉRESE.

DON LAVAROS , *d'un air gai.*

BON jour , Théodora ; eh bien ! votre santé ,
Est-elle également bonne que vous le souhaitez ?
Qu'avez-vous , dites-moi ? Quoi ! vous êtes cha-
grine ,

Et me faites ici une mauvaise mine !

Moi ! qui venois avec une grande gaieté
Vous annoncer combien je me trouve enchanté ;
Car , je viens de Monsieur votre pere ; je vous
jure

Avoir consentement , certes je vous l'assure :
Je vous assure enfin , ce sera pour demain ,
Que j'aurai ce bonheur-là , rien n'est plus certain.

THÉODORA.

J'ai de l'étonnement , Monsieur , en ce moment ,
Que vous hazardiez un pareil compliment.
Vous sçavez pourtant bien , c'est inutilement
Que sur moi vous comptez pour sûr certaine-
ment.

Je suis même de plus , je vous jure , étonnée ,
Que dans un tel dessein votre flâme ait donné.
Ne vous ai-je pas fait des déclarations
Qui devoient brider vos belles intentions ?
Je vous ai protesté de ne pas épouser

Nul autre que le Comte, & vous devez penser
 Qu'à nul autre qu'à lui l'on pourra m'engager;
 Par ainsi, Monsieur, vous pouvez vous arranger.

DON LAVAROS.

Vous vous imaginez, je pense, m'effrayer,
 En voulant de l'hymen si fort vous éloigner;
 Le Comte mon rival, dont vous me parlez tant,
 N'est plus, je vous promets, de ce monde existant,

Et par bonheur pour moi, il a, sûr, fait naufrage.
 Ainsi, Théodora, changez donc de langage;
 Car dedans le Vaisseau, où il étoit parti,
 Tout le monde, pour sûr, est tout-à-fait péri;
 Et Neptune a paru sur les eaux en courroux,
 Pour me favoriser à être votre époux:
 Persuadez-vous bien que ces rapports vrais sont;
 Car ceux de la chaloupe après, pour sûr, me
 l'ont :

Ils ont été les seuls, par un bonheur heureux,
 Qui ont pu éviter cet accident fâcheux:
 Chere Théodora, vous devez donc juger
 Qu'avec moi maintenant il faut vous marier.

THÉODORA.

Ah! Dieu! qu'ai-je entendu? Quoi! vous n'exis-
 tez plus!

Hélas! mon cher Comte, je ne vous verrai plus!
 Mon très-fidèle ami, quoi donc! vous êtes mort!
 L'objet de mes soupirs, & moi je vis encor!
 Viens donc, Parque cruelle, arracher de mes yeux
 Un torrent de larmes pour nous noyer tous deux.
 Puisque vous n'êtes plus, je vais aussi courir
 Tout au milieu des mers pour me faire engloutir.

THÉRESE.

Cher du Pont ! hélas ! vous êtes donc aussi mort ,
 Puisque du Comte vous avez eu le même sort !
 Que vais-je devenir sans vous , mon cher Amant ?
 Loin de vous je ne peux plus vivre un seul moment.

Chere Théodora , que je vous plains ici ,
 D'avoir aussi perdu le Comte votre ami !
 Mais renfonçons nos pleurs : voilà quelqu'un qui
 vient ;
 C'est Monsieur Don Pedro , cessons horre entre-
 rien.

S C E N E I I I.

DON PEDRO , THÉODORA , DON
 LAVAROS , THÉRESE.

DON PEDRO.

BON jour , Théodora ; vous paroissez chagrine ;
 Je viens vous annoncer , car toujours je rai-
 mine ,

Qu'envers le Comte je viens de me détracter
 De ma parole , & je dois m'en féliciter ;
 Ceux de la chaloupe viennent de m'annoncer
 Qu'il avoit par malheur été noyé sur mer ;
 Je suis charmé , ma fille , en cette occasion ,
 Que pour vous Lavaros ait l'inclination ;
 Je vais pour ce sujet faire tout préparer ,
 Disposez-vous , ma fille , à bien-tôt l'épouser.

THÉODORA.

THÉODORA.

Si vous n'avez, mon pere, autre chose à me dire,
Je vous prie instamment de ne pas m'étourdir,
Ni me violenter pour un pareil sujet;
Pour sûr je n'en veux pas, & je vous le promets,
Je resterai plutôt toujours tout-à-fait fille,
Qu'avec un tel mari d'entrer dans sa famille.

DON LAVAROS.

A-de pareils discours vous aurez bien raison,
Cher Monsieur Don Pedro, certes, de tenir bon;
Car ayant un enfant, qui est si obstiné,
Avec elle il faut prendre un ton déterminé:
Allons, Théodora, ne vous entêtez pas,
Consentez, je vous prie, aux ordres du Papa.

THÉODORA.

Vous avez tort, Monsieur, de vous époumonner
Pour, par vos beaux discours, mon pere m'étonner.

DON PEDRO.

Si c'est, ma fille, ainsi que vous vous obstinez,
Et à mes volontés si vous ne consentez,
Je vous jure que je vous déshériterai,
Ou bien Don Lavaros sûr vous épouserez:
Je m'en vais de ce pas faire mon Testament,
Avec le Contrat de mariage à l'instant;
Et si vous ne signez promptement le second,
Je signe le premier, pour vous faire l'affront:
Ne comptez plus jamais sur ma protection;
Car je vous donnerai ma malédiction.

THÉODORA.

Quoi donc! mon cher pere, vous voulez me laisser!

E

Et à mon désespoir voulez-vous me livrer ?

T H É R È S E.

Chere Théodora , qu'allons-nous devenir ?
Sans pere & sans amant , il vaut autant mourir.

S C E N E I V.

THÉODORA, THÉRESE, DON
LAVAROS.

D O N L A V A R O S.

EH bien ! Théodora , c'est pourtant à présent
Que d'un pere il vous faut obéir promptement :
Autrement vous voyez dans quel triste embarras....

T H É O D O R A.

Taisez-vous , Lavaros , & ne me parlez pas.

D O N L A V A R O S.

Que vous ai-je donc fait pour me tarabuster ,
Et pour ne consentir à vouloir m'épouser ?
Croyez-vous que le Comte on ne peut rempla-
cer ?

Pourquoi , Théodora , ainsi tant grimacer ?
J'espère cependant , qu'un jour vous sentirez
Que , malgré vous , pour sûr , vous y consentirez.

T H É O D O R A.

Ne cesseras-tu pas , Tyran impitoyable ,
De me persécuter , comme une misérable ?
Falloit-il que tu vins augmenter mon tourment ,

En voulant me forcer dans ce triste moment ?
 Malheureux que tu es ! sans mon consentement !
 Je souffrirais plutôt mille morts à l'instant,
 Que d'être unie à toi un moment seulement ;
 Et pour te témoigner bien sûr certainement,
 Infâme que tu es ! que tu m'es odieux,
 Tu verras bien-tôt mon dessein de tes deux yeux.
 Ma chère Thérèse , prête-moi ton couteau ;
 L'on t'en rendra un qui sera beaucoup plus beau.

T H É R È S E.

Hélas ! Théodora , qu'en voulez-vous donc faire ?
 Le voilà ; tenez , je n'ose pas vous déplaire.

T H É O D O R A , à elle-même.

Allons , Théodora , ranime ton courage ,
 Et par cet instrument achève donc ta rage :
 Pourquoi hésites-tu ? Qu'as-tu qui te retient ?
 Ouvre donc ce couteau , & de ta propre main
 Pece - moi de cent coups ce cœur & ce beau
 sein ,
 Pour lequel si long-temps tu as pris tant de soin.
 Adieu , cher Comte , adieu , j'achève mon des-
 sein.

T H É R È S E.

A mon aide ! au secours ! arrêtez-lui le poing.



SCÈNE V.

LE COMTE , M. DU PONT ,
THÉODORA , THÉRESE ,
DON LAVAROS.

LE COMTE.

QUELS cris affreux viennent tout-à-coup m'ob-
séder !

Ciel ! c'est Théodora qui veut se poignarder.

(*Il attrache le couteau.*)

Arrêtez , inhumaine : hélas ! qu'allez-vous faire ?
Comment ! chère beauté , vous voulez-vous dé-
faire !

Une si belle main auroit eu le courage
D'enfoncer ce couteau dans son sein ! quelle rage !
Malheureux instrument tu ne serviras pas ,
Je jure , de ta vie , à ternir tant d'appas ;
Tu vas être cassé... Crac.... Chère Reine , hélas !
Quoi ! un instant plus tard , je perdois vos appas !
De grace , dites-moi , mon cœur , je vous sup-
plie ,

Qui pouvoit vous causer pareille frénésie ?

THÉODORA.

Quoi ! cher Comte , c'est vous ? Ah ! que je suis
heureuse

De vous revoir ici ! Mais , j'en suis toute hon-
teuse ;

Je ne scaurois pourtant assez vous témoigner
 Tous les remercimens que j'ai à vous marquer,
 De si heureusement arriver sur l'instant
 Que par un désespoir je mourois sûrement ;
 C'est ce Don Lavaros qui m'a tant tourmentée,
 Qu'il m'a dans cet excès de fureur excitée,
 Si vous scaviez, hélas ! ce qu'il m'a dit de vous,
 Je suis bien sûre que vous le roueriez de coups.
 Comme vous avez vu, j'aimois bien mieux
 mourir,
 Qu'à tous les beaux propos y vouloir consentir.

LE COMTE.

Monfieur Don Lavaros, vous êtes donc l'Auteur
 D'un si fâcheux dessein ? je vous crois trop de
 cœur

Pour ne pas accepter le juste rendez-vous
 Qu'à quatre pas d'ici je veux seul avec vous.

DON LAVAROS.

Je vous l'accepte, Comte, & certes d'un grand
 cœur :

Je m'en retirerai avec beaucoup d'honneur.
 N'y manquez pas toujours : adieu, Théodora,
 Comte, que je te plains ! car tu y périras.



SCENE VI.

LE COMTE, M. DU PONT,
THÉODORA, THÉRESE.

THÉODORA.

QUEL suprême bonheur m'a donc favorisé,
Mon cher Comte ; aujourd'hui à vous avoir trou-
vé !
Quelle reconnoissance aurai-je à vous donner ?
Par quels transports joyeux vais-je vous rémoi-
gner.

Le plaisir extrême que moi-même je sens,
De posséder celui qui captive mes sens.
Je vous croyois péri au fin fond de la mer,
C'est ce qui me causoit un chagrin très-amer.

LE COMTE.

Mâ Reine, il est bien vrai, que malheureuse-
ment,

J'ai manqué de mourir par plus d'un accident ;
Car dessus le vaisseau où j'étois embarqué,
D'y périr, sûrement, nous avons bien manqué.
Du Pont, & moi aussi, nous sauvant à la nage,
Avons heureusement rencontré l'abordage.
Ce n'a pas été là le plus grand de nos maux.

THÉODORA.

Comment ! cher Comte : quoi ! tant de pareils
travaux !

LE COMTE.

A Constantinople nous sommes descendus
Mouillés comme une cane, & presque morfon-
dus.

La Fille du Muphty a voulu m'engeoler :
Faute d'y consentir, on vouloit m'empaler ;
Mais grace à mon amour, & à un bon vaisseau,
J'ai quitté ce pays, & remonté sur l'eau.

M. DU PONT.

J'entends venir quelqu'un, Comte, Théodora ;
C'est Rodrigues, je crois ? oui, c'est lui qui vient-
là.

LE COMTE.

Il faut absolument d'ici nous retirer ;
Car je ne voudrois pas qu'il vînt nous y trouver.
Il faut le prévenir avant adroitement,
Du sujet qui m'a fait venir si promptement.

SCENE VII.

RODRIGUES, THÉODORA,
THÉRESE.

RODRIGUES.

ON vient de m'avertir, il n'y a qu'un instant,
Du retour de mon fils : je viens bien vite
Sçavoir de vous, Madame, à quelle occasion
Ce Monsieur est venu : quelle en est la raison ?
Je ne puis supporter qu'un enfant à son pere

E iv

Défobéisse ; ainsi j'en suis très-en colere :
 Mais je pense très-bien que ce n'est que pour
 vous

Qu'il m'a ainsi déplu ; j'en suis fort en courroux :
 Même je ne sçauois assez vous reprocher
 Votre façon d'agir , & très-fort m'en fâcher.

THÉODORA.

Vous avez tort , Monsieur , contre moi déclamer ;

Car , sûr , vous n'avez rien du tout à me blâmer.
 Sur Monsieur votre fils , j'ose vous assurer
 Que je ne sçavois pas s'il devoit arriver :
 Il m'a surpris très-fort , d'abord que je l'ai vu ,
 Et tout comme un éclair , vite , il a disparu :
 Vous voyez donc par-là , Monsieur , certainement ,

Qu'à tort contre moi vous vous fâchez sûrement.

S C E N E V I I I .

**RODRIGUES , THÉODORA ,
 THÉRESE , M. DU PONT.**

M. DU PONT.

MON Dieu ! je n'en puis plus , je suis tout
 bouleversé !

Quel spectacle odieux ! je le crois trépassé !

RODRIGUES.

Eh bien ! qu'as-tu , du Pont ? qui te trouble si
 fort ?

Viens-tu ici pour nous épouvanter à tort ?
 Bien vite explique-moi , quel est donc le sujet
 De ton chagrin , & quel en peut être l'objet ?

M. DU PONT.

Je vous dirai , Monsieur , par un fâcheux hazard ,
 Le Comte a rencontré Lavaros à l'écart ,
 Et là , précisément , se voulant une dent ,
 Ils ont , sans hésiter , dégainé sur l'instant.
 J'ai , pour m'y opposer , couru très-prompement ;
 Mais ils m'ont défendu d'approcher nullement :
 J'ai vu Don Lavaros , tous ses deux yeux roulant ,
 Sur le Comte foncer d'un air étincelant ;
 Mais d'un bras courageux , & toujours en vain-
 queur ,

Le Comte faisoit voir qu'il avoit bien du cœur :
 Parant une quarte , ferme comme un rocher ,
 D'une rière à l'instant il l'a pensé toucher :
 Lavaros lui a fait une feinte au poignet ,
 Le Comte , en la parant , la embroché tout net ;
 J'ai vu Don Lavaros tour de son long tomber ;
 Je jure , je n'ai pu m'empêcher de pleurer ,
 Et Monsieur votre fils , ne s'épouvantant pas ,
 A rengainé ; moi j'ai décampé à grands pas.

R O D R I G U E S.

Quel fâcheux accident que tu m'as annoncé !
 Mon fils dans Lavaros a sa lame enfoncé.
 Je pensois bien en moi , hélas ! Théodora ,
 Que vous m'exposeriez à pareil embarras :
 Vous êtes la cause , oui , de cette belle affaire ,
 Très-sûr assurément , & je ne puis m'en taire.
 Tant que je vivrai , je dirai qu'un pareil tour
 N'est occasionné que par son chien d'amour.
 Il me faut , malgré tout , courir très-prompement

Pour tâcher d'obrenir grace ; car autrement
 Que deviendroit mon fils , si malheureusement
 On l'arrêtoit ? Et pour moi quel affreux tourment !
 Allons vite , du Pont ; partons sans plus tarder ,
 Et de ce pas au Roi je vais le demander.

S C E N E I X.

THÉODORA , THÉRESE.

THÉRESE.

MADAME , enfuyons-nous de cet endroit ici ,
 Je cours promptement employer tous vos amis ,
 Pour la grace obtenir de votre cher Amant.
 Partons , je vous supplie , & courons à l'instant.

THÉODORA.

Ton conseil est très-bon , il faut l'exécuter ,
 Je dois pour ce héros sans tarder tout tenter.

Fin du quatrième Acte.



 acte cinquieme.

 SCENE PREMIERE.
 RODRIGUES, M. DU PONT.

RODRIGUES.

JE ne dois plus, du Pont, si fort me consterner :
 Aux pieds du Roi je viens d'aller me prosterner,
 Pour obtenir de lui, & de sa volonté,
 La grace de mon fils, par sa pure bonté ;
 Je l'ai si fort touché, que de sa propre bouche
 Il m'a ainsi parlé : votre histoire me touche ;
 Je n'ai, pour votre fils, rien à vous refuser ;
 Sa grace, je m'en vais, si vous voulez, signer ;
 Mais, sur-tout, ayez soin que de l'Inquisiteur
 Votre fils ne soit pris à son plus grand malheur ;
 Car ce Don Lavaros, en étant le neveu,
 Vous voyez qu'il n'autoit pas, Monsieur, trop beau
 jeu :

S'il pensoit, par malheur, à se faire arrêter,
 Je ne pourrois pas de ses mains le retirer.
 Par conséquent, du Pont, dis-moi, où est mon fils,
 Réponds-moi promptement, tu as l'air déconfit.

M. D U P O N T.

Qui ? votre fils ? hélas ! je n'ose vous le dire.
 Vraiment oui, je l'ai vu. Quel horrible martyre,
 Conduir par des Archers, étroitement lié,

Lesquels l'ont enchaîné, quoiqu'il ait bien crié,
 Pour le livrer pour sûr aux mains de la Justice.
 Ça m'a saigné le cœur : pour lui, ah ! quel sup-
 plice !

R O D R I G U E S.

Que vais-je faire ? Ah Ciel ! mon fils est arrêté !
 Il vaudroit autant qu'un diable l'eût emporté !
 Quoi ! mon cher enfant, vous êtes emprisonné !
 Ah ! quel coup de poignard ! Quelle triste journée !
 Vous êtes à présent donc dans un noir cachot,
 Les fers aux pieds, aux mains : que n'y suis-je plu-
 tôt ?

Falloit-il donc, grand Dieu ! qu'à la fin de mes jours
 Un si fatal destin en terminât le cours.

M. D U P O N T.

Eh ! de grace, Monsieur ! Eh ! mais, je vous sup-
 plie,
 Ne vous chagrinez pas : avez-vous donc envie,
 En pleurant comme un veau, de vous désespérer ?
 Appaisez-vous un peu : j'entends quelqu'un entrer.

S C E N E I I.

R O D R I G U E S, M. D U P O N T,
 D O N P E D R O.

R O D R I G U E S.

QUOI ! vous osez ici paroître devant moi ?
 Il faudroit vous cacher, sans demander pourquoi !
 Indigne Don Pedro ! Car depuis le moment
 Que mon fils a connu, très-malheureusement

Pour lui, Théodora, tous les malheurs, alors,
 Ont dans ma famille pris naissance pour lors ;
 En voilà, pour mon fils, un qui est manifeste :
 Il est dans un cachot puant comme la peste.
 Il n'y feroit pas, si votre fille, en l'aimant,
 Ne l'avoit pas fourré dans tous ces beaux draps
 blancs.

DON PEDRO.

Voulez-vous bien, Monsieur, tant soit peu vous
 calmer,

Et ne pas envers moi si fort vous déclamer ?
 Je n'aurois jamais cru qu'un homme d'un tel rang
 Fût vif au point de se tant échauffer le sang.
 A la justice j'ai votre fils arraché ;
 Je me flattois que vous n'en seriez pas fâché.
 Il est bien vrai, Monsieur, je l'ai fait arrêter,
 Pour, de l'Inquisiteur, & de ses mains l'ôter ;
 Car dedans ma maison je l'avois fait mener.
 Il est en sûreté, comme bien vous pensez ;
 Mais puisqu'il me paroît que cela vous transporte,
 Si vous voulez, je m'en vais le mettre à la porte.

RODRIGUES.

Ah ! Monsieur ! point du tout ! quel plaisir inoui !
 Quoi ! mon fils est chez vous ? j'en suis tout réjoui.
 Par quels remerciemens vais-je vous témoigner
 Les services dont vous venez de me combler !
 De grace, excusez-moi, des mauvais traitemens
 Que je vous ai donc faits aussi injustement.
 Je reconnois ma faute, & franchement j'avoue
 Que j'avois tort ici de vous faire la moue.
 Loin de vous haïr, je vous aime à la folie.
 De mon enfant à vous seul je redois la vie ;
 Car toutes les raisons que vous m'avez données,
 Me paroissent, pour sûr, fort bien imaginées.

SCENE III.

THÉODORA, *habillée en homme*, THÉRESE, RODRIGUES, M. DU PONT.

THÉODORA.

AH ! j'apperçois mon pere ! évitons donc ses pas.
Ciel ! où me cacher , pour qu'il ne me voye pas ?

DON PEDRO.

Quel est donc ce Monsieur , qui se cache à mes
yeux ?

C'est ma fille , je crois , déguisée en ces lieux :
Qui est donc le sujet qui me l'amene ici ?
Elle veut se cacher ! Mais voyons , parlons-lui.
Eh bien ! Théodora , que cherchez-vous donc là ?
Pourquoi vous déguiser ? Quel est ce sujet-là ?

THÉODORA.

Je suis découverte , & je ne puis m'en défendre !
Mon pere , vous sçavez , comme je viens d'ap-
prendre ,

Que l'Inquisition faisoit par-tout porter
Des ordres très-exprès , pour vouloir arrêter ,
Même punir aussi le Comte mon Amant.
En fille intrépide , je me suis à l'instant
Déguisée en Guerrier , & je vais d'un grand cœur ,
M'offrir , pour ce Héros , à cet Inquisiteur.
Comme il n'est pas connu dedans ce Tribunal ,
Je voudrois , par plaisir , pour lui , souffrir le mal.

RODRIGUES.

Je ne puis trop ici, belle Dame, avouer,
 Combien je suis touché, même vous en louer,
 D'un si généreux trait; certes, je vous assure,
 Il passera à la postérité future:
 De plus, je vous dirai, que c'est à Don Pedro
 Que mon fils doit la vie: il l'a fait, aussi-tôt
 Qu'il a sçu ce malheur, conduire avec ardeur
 En sûreté chez lui: pour moi, quel grand bonheur!
 Comme je ne sçais pas, par quels remerciemens
 Pouvoir lui temoigner ce service obligeant;
 Sinon, qu'en consentant du meilleur de mon cœur,
 Et ce sera pour moi, certes, beaucoup d'honneur,
 S'il veut bien que mon fils devienne votre époux;
 Car depuis très-long-temps il en est très-jaloux.

DON PEDRO.

Ah! Monsieur Rodrigues, que je suis enchanté
 Qu'en faveur de ma fille, un fils si souhaité,
 Vous soyez aujourd'hui si prêt de m'accorder.
 Dans mes transports je sens mon cœur se déborder.

THÉODORA.

Par quel remerciement, vais-je, un si beau présent,
 Vous témoigner, Monsieur, d'un Comte si char-
 mant?

RODRIGUES.

Allons, cher Don Pedro; partons, je vous supplie,
 Pour annoncer au Roi que le Comte est en vie,
 Et qu'il n'est pas livré, pour moi heureusement,
 A l'Inquisition, dont je suis très-content.
 Ses Lettres de graces faisons vite expédier,
 Et préparer ce qu'il faut pour les marier.

DON PEDRO.

Je vous suis, Rodrigues; adieu, Théodora:

Nous allons revenir , ne vous ennuyez pas.

T H É O D O R A .

Je m'en vais m'amuser à faire quelqu'emplète ,
Et puis je reviendrai me mettre à ma toilette.

S C E N E I V .

T H É R E S E , M . D U P O N T .

M . D U P O N T .

QUE je suis enchanté ! ah ! ma chere Thérèse ,
Que le Comte de se marier doit être aise !
Je ne puis pas assez te déclarer , ma foi ,
La joie que sa nôce imprime dedans moi ;
Car si tu m'en crois , nous pourrons également
Nous marier aussi sans tarder un moment.

T H É R E S E .

Du meilleur de mon cœur , cher du Pont , j'y
consens ;
Je n'ai rien à redire à ton beau compliment ,
Et pour mieux te prouver mon pur attachement ,
Je m'en vais te quitter , pour aller vite ment
Chez Monsieur le Notaire , y faire , sûr , dresser
Notre Contrat , afin d'aussi nous marier.

M . D U P O N T .

Si j'osois te prier , de vouloir , en passant ,
Ma chere amie , aller aussi très-prompement
Avertir mon Baigneur , pour qu'il vint de ce pas
Me friser pour la nôce ; il demeure à deux pas.

T H É R E S E .

THÉRESE.

Je vais me transporter chez lui , certainement ,
Et même l'engager de venir à l'instant.

SCÈNE V.

M. DU PONT, *seul*

QUAND j'y pense, parbleu, que de désagrément !

Que de peines j'ai eu ! dans combien de toutmens
Depuis fort peu de temps j'ai été exposé !

Quand j'y pense un moment, dans combien de
pensées,

Mon cœur & mon esprit ont dû se consumer,
Quand je me suis trouvé au milieu de la mer,
Sans secours de personne, ami, parent, ni freres,
À la nage dans l'eau, sans pouvoir gagner terre !
Quelle frayeur j'ai eu, lorsque j'ai aperçu
Ce Turc, avec mon Maître, ayant le poignard
nu !

Enfin, quand je repense à toutes les traverses
Qui me sont arrivées, la tête me bouleverse.
Mais pour me dissiper de tous ces accidens,
Il faut que je repense aux plaisirs si charmans,
Que je m'en vais goûter : pour moi quels agré-
mens !

Quel suprême bonheur me saisit à l'instant !
Le Comte va donc, par un hymen très-heureux,
Accomplir tous ses vœux ; & pour combler mes
feux,

Je m'en vais aujourd'hui, avec lui, être uni

F

A ma chere Thérèse, aussi-bien comme lui.
 Je m'ennuye à présent, après mon Perruquier;
 Je voudrois bien le voir promptement arriver.

S C E N E V I.

M. DU PONT, LE PERRUQUIER.

M. DU PONT.

AH! mon cher! je vous prie, ici m'accommoder,

Et dans le dernier goût, vite vous dépêcher.
 Avec Thérèse je m'en vais me marier;
 Aussi Théodora va le Comte épouser.

LE PERRUQUIER.

Permettez-moi, Monsieur, de vous complimenter

dessus votre beau choix: je ne puis trop louer
 L'adorable Beauté qui aura le bonheur
 De posséder un cœur semblable à vous, Monsieur;
 Si vous le voulez bien, je m'en vais vous friser
 Le mieux que je pourrai, j'ose vous l'assurer.
 Vous ne voulez pas être en ailé de pigeon,
 Ni en rhinoceros?

M. DU PONT.

Je me moque du nom;
 Je veux le dernier goût.

LE PERRUQUIER.

C'est en cabriolet:
 Vous avez le goût bon; celui-là n'est pas laid.

Quand dans cette frisure un peu d'adresse règne,
C'est peut-être bien le plus joli coup de peigne
Que l'on ait jamais vu. Ça vous forme une bure....

M. DU PONT.

Tant mieux ; mais dépêchez.

LE PERRUQUIER.

C'est fait dans la minute.

M. DU PONT.

Que dit-on de nouveau, Monsieur, dedans Lis-
bonne ?

LE PERRUQUIER.

Monsieur, je vous dirai qu'un certain Gentilhomme
A malheureusement par l'Inquisition
Été conduit hier en prison, ce dit-on ;
Je n'ai pas encor pu en sçavoir les raisons ;
Car on en parle de différentes façons.

(Il passe M. du Pont au fer.)

Notre Bourgeois aussi nous a hier appris
Qu'on lui avoit dit que Port-Mahon étoit pris.

M. DU PONT, en criant.

Diable ! finissez donc, en parlant de nouvelle,
Vous m'avez, par ma foi, brûlé toute l'oreille ;
Le sieu mal-adroït, qu'avez-vous à trembler ?
Avez-vous donc trop bu ? car vous allez tomber.

LE PERRUQUIER.

Excusez-moi, Monsieur, je ne sçais pas pour-
quoi,

Je tremble : assurément, tout me tremble sous
moi.

Je ne sçais pas non plus si c'est par vision,

F ij.

84 *Le Tremblement de Terre*

Je crois voir remuer la chambre & la maison.

M. DU PONT.

Ah ! Ciel ! cela est vrai : ah ! je m'en apperçois.
Je tremble & je frémis , pour le coup , je vous
crois....

Grand Dieu ! la maison tombe , où vais-je me sau-
ver ?

Je n'en puis plus , Thérèse ; où vais-je me tourner ?
Mais je tremble par-tout , à ce coup c'est ici
Qu'il faut périr , ami , c'est bien sûr aujourd'hui.
Falloit-il sur le point que j'épouse Thérèse ,
Je me voye écrasé tout comme une punaise ?

LE PERRUQUIER.

J'apperçois un endroit propre à nous esquiver ,
Je vous conseille fort avec moi vous sauver.

(*Il se sauve.*)

M. DU PONT.

Ah ! je le voudrois bien ; mais je n'ose y passer ;
Car je vois des plâtres qui vont me fracasser.

— S C E N E V I I .

(*Le fond du Théâtre tombe , on découvre la mer
& un Vaisseau dans le port.*)

LE COMTE , RODRIGUES , THÉO-
DORA , THÉRESE , M. DU PONT.

THÉODORA.

AH ! quel orage affreux ! qu'est-ce que j'apper-
çois ?

T H É R È S E.

Hélas ! Madame ! j'en suis tremblante-d'effroi.

T H É O D O R A.

Mais la chambre est tombée, & presque ruinée ;
Qui donc tel bacanal a occasionné ?

R O D R I G U E S.

Madame, en vérité, je ne le comprends pas,
D'où a pu provenir un si cruel fracas.J'ose vous assurer que c'est quelque accident
Qui occasionne ce désastre récent.Depuis assurément quatre-vingt-huit années,
Que dans Lisbonne mes jours se sont écoulés,

Et jamais je n'ai vu pareil bouleversement ;

J'ose vous le jurer, pour sûr, certainement.

Pour moi, je vous réponds, j'en suis si fort trou-
blé,

Que j'en ai tout le corps & le sang accablé,

L E C O M T E.

Chère Théodora, je crains pour vous ici.

T H É O D O R A.

Moi ! quand je pense à vous, je crains pour vous
aussi.

L E C O M T E.

Si malheureusement le funeste destin

Vous ravissoit de moi, mon cœur : ah ! quel cha-
grin !

Seroit-il possible qu'après tant de tourment,

Vous périssiez ici si malheureusement ?

T H É O D O R A.

Si vous sçaviez, Comte, de combien de soucis

Mon cœur & mon esprit se trouvent tout transi ;

86 *Le Tremblement de Terre*

Si vous lisiez , hélas ! dans le fond de mon cœur ;
Vous y découvririez un gouffre de douleur.
Quoi donc ! se pourroit-il , mon très-fidèle ami ,
Qu'un si fâcheux destin nous fit périr ici ?
Partons , cher Comte , allons , tâchons de nous
couler :

Fuyons ; car j'apperçois les maisons s'écrouler.

LE COMTE.

Hélas ! Théodora , je crains trop pour vos jours ;
Pour vous laisser ici , sans vous prêter secours.
J'approuve votre avis ; si j'osois proposer
De gagner la mer , sans ici nous amuser :
Voilà , précisément un Vaisseau dans le port ,
Gagnons très-prompement , mon pere & vous ,
le bord.

RODRIGUES , THÉODORA , THÉRESE ,

tous trois ensemble.

Avec un grand plaisir tous nous y consentons ,
Et pour y arriver , très-ardemment courons.

LE COMTE.

Chere Théodora , je vais vous y porter.

M. DU PONT.

Thérese , & moi aussi , je veux r'y transporter.
(*Le reste de la Scene est occupé par le Tremble-
ment de Terre.*)



SCENE VIII.

M. DU PONT, *seul.*

AH! Ciel! qu'ai-je apperçu? Qu'ai-je vu de
mes yeux!

Ah! quel embarquement! Et quel spectacle af-
freux!

Je tremble & je frémis, & je suis si saisi,

Que je ne pourrai pas en faire le récit.

Non, je ne puis jamais exprimer par mes pleurs,

Le trouble & le chagrin qui causent mes douleurs.

O malheureux destin! ô fatale journée!

O dans quel désespoir m'as-tu abandonné?

Thérèse & Rodrigues, Comte & Théodora,

Paroissez, de grace, ne me délaissez pas.

A peine êtes-vous donc montés dans le vaisseau,

Que je vous apperçois tout au milieu de l'eau.

Quand je veux avec vous la planche escalader,

D'un coup de vent je vois le vaisseau s'en aller.

Je fais ce que je peux pour pouvoir l'arrêter,

Mais je l'ai lâché; car il alloit m'emporter.

Je veux courir après dans cette conjoncture,

Je me sens tout mouillé jusques à la ceinture;

Sur la terre les vots me forcent d'échouer,

Et je n'ai eu que le temps de me secouer.

Je cherche par-tout le Comte de mes deux yeux,

Je le voyois dans l'eau, puis après dans les Cieux;

Mais si loin qu'il n'étoit pas plus gros que le

pouce,

Et toujours agité par de fortes secousses.

88 *Le Tremblement de Terre , &c.*

Je pleure & je gémis après le cher vaisseau ,
 Un grand vent qui souffloit , me narguant aussi-tôt ,
 L'a approché de moi en l'élevant bien haut ,
 Et de-là jusqu'à terre il n'a fait qu'un seul saut.
 J'ai couru à l'endroit où je l'ai vu tomber ,
 J'ai eu beau le chercher , & par-tout regarder ,
 Le vaisseau n'y étoit plus : mais un très-grand gouf-

fre ,

Qui pouffoit une odeur toute pleine de souffre ,
 L'avoit mis tout au fond de ce malheureux trou ;
 J'y aurois descendu , si j'avois sçu par où.

Dans le même moment que Thérèse j'appelle ,
 Moi qui desirerois m'en aller avec elle ,
 Le trou s'est rebouché , & je ne l'ai plus vu.
 Thérèse ! où êtes-vous ? Je ne vous verrai plus ;
 Mon amour & mon cœur : pour le coup que je
 meure ;

Que n'ai-je donc aussi péri à la même heure ?
 Que ne puis-je fouiller au fin fond de ce trou ;
 Pour du moins pouvoir m'y enterrer avec vous ?
 O sort ! falloit-il donc qu'en un si doux moment ,
 Vous me ravissiez la Maitresse avec l'Amant ?
 Mais je ressens encore un nouveau tremblement :
 Je crains qu'en m'arrêtant en ce lieu plus long-

temps ,

Je n'y périsse aussi ; je m'en vais , si je peux ,
 Tâcher de me sauver , m'éloignant de ce lieu.
 En quelque endroit que j'aïlle , à pied ou en ca-

rosse ,

Je me souviendrai du premier jour de ma nôce.

F I N.

3237